

Le sujet de la jouissance : *Spun*, un film lacanien ?

Nicolas Floury

Nous voudrions dire à quel point *Spun*, le film réalisé par Jonas Akerlund et écrit par Creighton Vero et Will de los Santos, est du début à la fin un film profondément lacanien. Sous une apparence de fatras de rythmes, qui confine à l'insensé, chaque trait de la personne addictive y est, en effet, présentée avec une précision clinique *stupéfiante*.

Nous allons procéder de la manière suivante. Nous exposerons des points de clinique pure, quelque peu abstraits, mais que nous rendrons le plus cristallin possible, précisément à l'aide d'exemples de la vie même des personnages du film. Disons déjà que de personnages principaux, il y en a quatre, trois plus un, pour être précis. Il y a trois hommes et de l'autre côté, les femmes. Ross, le drogué un peu perdu, sera, existentiellement parlant, le personnage central. Spider Mike, le dealer-toxico, le médiateur, celui par qui tout doit passer, celui qui permet que les choses circulent – représentant l'équivalent d'une certaine case vide. Enfin, le cuisinier, symbolisant le produit drogue comme tel. Mais aussi – le plus-un dont nous parlions – toute une série de femmes qui jamais ne feront à proprement parler ensemble. En effet, l'une de nos hypothèses sera de dire que le film *Spun* nous montre à merveille que lorsqu'il s'agit de toxicomanie, il n'y a plus « ni hommes ni femmes ». En quoi d'ailleurs le toxicomane est paulinien sans le savoir : il se moque éperdument de la couleur de la peau, de la confession religieuse, de la nationalité, et surtout du sexe des individus qu'il rencontre. « Ni hommes ni femmes, ni juifs, ni grecs », puisque tous toxicomanes. En cela le toxicomane est un universaliste acharné.

Ce qui, quoi qu'il en soit, et avant toute chose frappe d'entrée, c'est que le réalisateur fait en sorte que le hors-sens, l'insensé, soit présentifié dans la manière même de filmer. Le réel, présenté ici sous sa face de jouissances compulsives, est ainsi rendu présent à l'aide du rythme même du film. Film d'ailleurs très difficile à regarder. On éprouve, en effet, en le visionnant et dès le début, un étrange vertige, une sorte de tournis, de légère nausée : un sentiment des plus *éprouvants*. Le malaise, notons-le, est d'emblée physique : nous sommes en effet confrontés à une sorte d'insupportable – ce qui signe bien la présence d'un certain *réel*. Les choses tanguent, tout va trop vite, ce qui nous prive de repères, de points d'appui stables : tout est

sans cesse bien trop bruyant, tournoyant, étourdissant. La pensée nous est ainsi, tout au long du film, comme interdite. On ne peut, comme à notre habitude, comme dans notre quotidien, prendre le temps de réfléchir le réel, de le nommer, de le symboliser, de l'encercler de signifiants, de confortablement nous l'approprier : on y est plongé dans toute sa violence, hors signifiants, et cela bien malgré nous. D'où, une fois encore, le malaise profondément *physiologique* que suscite cet étrange et surprenant film.

Mais procédons dans l'ordre, pas à pas, seul moyen d'échapper ici au dispositif serré qu'a mis en place le réalisateur, afin de nous plonger dans un tourbillon propre à nous faire ressentir au plus près l'environnement où évolue le toxicomane.



Définissons tout d'abord ce que nous appellerons ici, avec Lacan, « toxicomanie ». Ce dernier a en effet une vision intéressante de la toxicomanie, très proche de ce que le film met en évidence, et qu'il condense en une phrase laconique : « être toxicomane, c'est rompre le mariage avec le petit pipi<sup>1</sup> ». Pour comprendre pourquoi Lacan résume l'être-toxicomane à ce divorce, il faut entendre le mot « mariage » au sens freudien. Être marié avec le phallus, en effet, ce n'est pas rien. Il faut pouvoir

---

<sup>1</sup> Voir « Journées des cartels de l'École freudienne de Paris. Maison de la chimie, Paris, Lettre de l'École freudienne », 1976, n° 18, pp. 263-270. La phrase exacte de Lacan n'est autre que celle-ci : « il n'y a aucune autre définition de la drogue que celle-ci : c'est ce qui permet de rompre le mariage avec le petit-pipi. ».

l'assumer. Jouer en effet, et sans cesse, sans répit, à l'homme : dans son couple, devant ses enfants, à son travail, sur la scène du monde, cela ne va pas sans *angoisse*.

Précisons une chose, avant d'entrer dans le vif de notre démonstration : si le toxicomane se lance dans une vie aussi pénible, aussi difficile, ce n'est pas pour rien. Le toxicomane est en effet un travailleur infatigable. Sa vie est une vie de dur labeur : du matin au soir, il s'agit de trouver de quoi obtenir son produit, et autant le dire, cela ne s'arrête jamais. En aucun cas il ne s'agira d'une recherche hédoniste de plaisir. Le toxicomane ne vise pas non plus le bonheur. Tout cela n'a pas de sens pour lui. Alors que veut-il, le toxicomane ? Ce que veut le toxicomane, pour Lacan, c'est parvenir à éviter la rencontre avec une certaine angoisse. Il veut mettre en place un dispositif qui lui permettrait de ne pas avoir à se trouver confronté à *l'angoisse de castration*, ni plus, ni moins. Ne pas avoir à jouer l'homme, à composer sans cesse avec le rôle du porteur du phallus : tel est, selon Lacan, son seul et véritable dessein.

Le toxicomane fait donc un *choix*. Il entre en toxicomanie comme on entre dans les ordres. Il est un être responsable. C'est d'ailleurs le sens de la subtile formule de Francisco-Hugo Freda : « ce n'est pas la drogue qui fait le toxicomane, mais le toxicomane qui fait la drogue<sup>2</sup> ». À entendre au sens de : « la société n'y est pour rien ». Le toxicomane n'est en aucun cas une victime. Il fait la drogue, et parfois même au sens propre, l'extrayant et la cuisinant lui-même. Et ici, dans le film, à la lettre, le toxicomane *fait* la drogue : le cuistot fabrique sans relâche de la méta-amphétamine.



---

<sup>2</sup> Voir Freda, Francisco-Hugo, « Qui vous l'a dit ? », *Autrement*, n°106, avril 1989, série « Mutations ».

Autrement dit on n'impose jamais au toxicomane de consommer sa drogue, celui-ci est toujours un être *consentant*.

Pour le toxicomane il s'agit certes, au départ, d'une rencontre toujours un peu contingente, hasardeuse. Un beau jour il fait une heureuse rencontre avec un partenaire de jouissance, qui se révèle aussitôt être le partenaire parfait. Un partenaire qui permet de rompre, purement et simplement, le mariage avec le phallus, et de ce fait même avec tout le lot d'angoisse qui l'accompagne. La bouteille, par exemple, est toujours là, sous la main, fidèle, mais surtout, qualité ô combien sublime, elle est *silencieuse*. Tout le monde veut ça au fond, un partenaire de jouissance silencieux, à qui il n'est pas nécessaire d'adresser une demande, qui jamais ne peut refuser. Un partenaire qui dit toujours oui, et avec qui il n'y a pas de malentendu possible. Pour cela il suffit simplement que la chose se passe avec un partenaire spécifique, hors langage, hors des inéluctables trucages et tricheries qu'induisent le langage et la parole. La drogue est là ou pas, et ce n'est pas plus compliqué que ça.

Dans le film, un tel partenaire est omniprésent. Il s'agit par exemple de la prostituée littéralement ligotée et bâillonnée, muette comme telle, toujours sous la main, ne pouvant refuser quoi que ce soit, ne disant donc jamais non. Son assentiment, le toxicomane s'en passe, aucune histoire de langage et de parole dans l'affaire. Cette prostituée est strictement équivalente pour le toxicomane à sa drogue – d'ailleurs il faut elle aussi la payer.

Disons-le clairement : il y a une profonde équivalence entre l'onanisme, la sexualité autistique avec une femme silencieuse, bâillonnée, et la consommation de drogue.



Des partenaires de jouissance toujours disponibles, avec lesquels il n'est pas nécessaire d'en passer par la parole, le film en regorge. Le coup de téléphone à une hôtesse de téléphone rose, lorsque la copine n'est pas disposée ; les prostituées, lorsqu'il n'y a pas de femmes à portée – « tu as des femmes en stock ? » ; du porno à tout va, où l'on choisit son objet sur catalogue selon son fantasme. Et puis, bien sûr, omniprésente, la méta-amphétamine !

Il nous faut néanmoins bien distinguer le jeune Ross, de Spider Mike et de Cook. Il va de soi qu'ils ne sont pas pris dans la même volonté de jouissance. Cook, qui consonne avec *cock*<sup>3</sup> en anglais, le cowboy-playboy de ces dames, incarne à proprement parler le phallus imaginaire. Il n'a pas nécessairement le phallus mais il l'est : il suffit de regarder son corps, sa démarche, son image au miroir. Spider Mike idolâtre Cook, mais il n'est lui qu'un petit phallus, il règne sur sa maisonnée, mais à l'extérieur, sur la scène du monde, c'est Cook la star phallique, qui brille de mille feux. Ross, lui, veut peut-être quelque chose de plus que la fuite de toute responsabilité, que le divorce d'avec le phallus. Il n'est pas complètement pris dans une volonté de jouissance quelque peu perverse. Il est amoureux, ne l'oublions pas. Cela est présent tout au long du film, comme une sorte de fil rouge. Ross veut une vie véritable, il recherche la passion comme telle. La drogue lui sert à vivre – illusoirement certes – dans le Grand Midi nietzschéen. Il a en lui, disons, un peu plus que la volonté de rompre le mariage avec le petit pipi<sup>4</sup>.

Le toxicomane, quoi qu'il en soit, fait tout pour se passer des subtilités de la demande lorsqu'il s'agit d'entretenir un rapport avec l'autre sexe. Il va se servir exclusivement de jouissances hors-langage. Le toxicomane véritable est en effet totalement désabonné de l'inconscient. Tout simplement parce que pour lui, il n'y a tout bonnement plus de sujet – au sens de « sujet du signifiant », de sujet du langage. Pour être en prise avec l'inconscient, avec ses lois, qui sont les lois de la parole et du langage, il faut en effet être accroché *a minima* au monde des signifiants. Il faut que le langage soit plus qu'un simple outil de communication – qu'une simple monnaie de singe que l'on se passe frauduleusement de main en main. « Plus d'inconscient qui vaille pour le toxicomane », pourrions-nous dire. En ce sens il n'y a pas de *sujet toxicomane*, mais simplement un *anti-sujet* devenu toxicomane. S'il reste une once de sujet, c'est d'un *sujet de la jouissance* dont il s'agit, ni plus ni moins. Étrange oxymore

---

<sup>3</sup> Mot d'argot anglais comme on sait qui ne signifie rien d'autre que « queue » dans la langue de Molière...

<sup>4</sup> Nous développons ailleurs une théorie de la toxicomanie qui peut rendre compte de ce qu'il en est de Ross. Disons que cette vision de l'addiction fait de celle-ci une tentative de sevrage : le drogué cherche selon nous à se débarrasser du toxique qu'est pour lui le verbe, ni plus ni moins. Il le fait à l'aide de la répétition, en parvenant à jouir de cette dernière. Son but est d'atteindre à une vie qui ne serait plus amputée de la vitalité des passions, du fait de l'incessante médiation entre nous et les choses qu'induit inexorablement le langage, pour celui qui parle. Voir Flourey, Nicolas, *De l'usage addictif : une ontologie du sujet toxicomane*, Les Contemporains favoris, Maroeuil, 2016.

d'ailleurs, que celui de « sujet de la jouissance ». Puisqu'en effet, la jouissance, hors sens comme telle, n'a *a priori* aucun lien avec un quelconque sujet. Nous sommes avec la jouissance du toxicomane de plein pied dans l'animalité, et non plus dans le monde langagier.

Quoi qu'il en soit, si l'on trouve peu de toxicomanes sur les divans, c'est précisément parce qu'ils sont, ni plus ni moins, *désabonnés de l'inconscient*, et de ce fait même, bien trop en-deçà de toute possibilité de paroles pleines pour qu'un travail sur le signifiant puisse avoir lieu. En analyse avec un toxicomane, seul le lieu peut avoir lieu, ce qui rend l'interprétation inopérante, peut-être même impossible comme telle. Peut-être alors faut-il savoir biaiser, surprendre, tenter de tout faire pour sidérer le toxicomane, le but étant qu'il daigne sortir de sa caste élitiste, caste à laquelle il tient tant : celle des *toxicomanes*. Le but étant de platement revenir dans le monde des êtres parlants. Autant dire qu'il faut déployer là un art qui n'est pas à la portée de tous, et rares sont les analystes qui prennent les toxicomanes sous leur garde.

« Sujet de la jouissance », avons-nous annoncé dès notre titre. Il nous faut en dire un mot, même si la chose est extrêmement complexe. Car si la jouissance concerne le corps, et que le sujet provient quant à lui de la division propre à notre accession au langage, comment alors faire coexister ces deux termes, *sujet* et *jouissance*. Est-ce d'ailleurs la jouissance qui a un sujet ou le sujet qui jouit ? Il y a là une ambiguïté.

Retenons qu'il faut considérer que quelque part c'est la jouissance qui s'est trouvée un sujet. Le toxicomane en donne un lumineux exemple. La pulsion, en effet, chez le toxicomane, est comme autonome, elle tourne à vide, en lui et bien malgré lui. C'est sous les traits d'une certaine compulsion à la répétition, en effet, que la pulsion appert. Elle a ainsi trouvé chez le toxicomane un hôte à parasiter sans relâche. La jouissance le parasite, toujours à son propre détriment. Pour celui qui parle, en effet, le langage vient inexorablement faire obstacle, le dénaturant bien malgré lui. Il y a en effet une perte de jouissance pour l'être parlant : plus d'instincts qui tiennent. Et cela s'accompagne d'une perte indéniable d'une certaine vitalité, la vitalité des passions non médiées par le langage. Le signifiant, en effet, mord sur le corps et le mortifie à jamais. Il amenuise nos sensations, les émoussant de manière irrémédiable.

On peut ainsi tout à fait concevoir une jouissance qui aurait pour but de se trouver un sujet, plutôt que de songer à un sujet qui chercherait à jouir. C'est du moins ce que nous démontre, nous semble-t-il, le toxicomane. *Spin*, cet étrange film, ne nous montre-t-il pas en effet des corps pris par une jouissance dont ils deviennent les sujets. La jouissance l'emporte sur toute volonté, elle fait d'eux leurs jouets. Que fait-elle d'autre en effet que de les assujettir, cette jouissance folle et débridée ? Il n'y a plus un sujet qui jouit, mais bien une jouissance qui s'est comme trouvée un sujet. Mais un « sujet » alors *acéphale*, dont le propre est d'être quasiment et paradoxalement



totallement désubjectivé : pure monstration du réel de la jouissance du corps, d'un réel dont le corps *se jouit*, et qui hante littéralement le toxicomane.

Revenons au film qui illustre ici selon nous parfaitement notre propos. Film admirable simplement en ce qu'il donne une certaine consistance charnelle, sensible, en ce qu'il incarne le concept même de *sujet de la jouissance*. Comment le film *Spun*, en effet, peut-il nous aider à tenter d'entendre quelque chose à cette expression de « sujet de la jouissance » ? Comment peut-il nous aider à lever l'aspect paradoxal de cet étrange oxymore ?

Comprenons bien juste une chose : si Lacan peut parfois parler de sujet de la jouissance c'est simplement une manière de dire que c'est la jouissance qui quelque part a un sujet. C'est l'accent mis par le dernier Lacan sur le réel, sur la pulsion, sur le corps. Eh bien, ce que nous montre bien notre film, *Spun*, c'est que le toxicomane, parvenu à un certain stade dans son addiction, n'est plus que jouissance. Il est devenu une simple machine, le jouet de la pulsion. Un simple corps qui jouit. Aussi ce n'est pas qu'il y ait le moins du monde un « sujet toxicomane » ou un « sujet qui jouit », mais que la jouissance s'est trouvée un corps, un corps pour jouir. *C'est la jouissance qui jouit*, ni plus ni moins. Il y a ainsi une éclipse du « sujet signifiant », du sujet divisé par le langage. Chez le toxicomane, cela est à ciel ouvert, et fait de lui un véritable *anti-sujet*.

Le toxicomane est l'anti-sujet. Il s'est désubjectivé autant que faire se peut.

Peu de paroles pleines en effet chez tous les personnages addicts que nous présente le film, film dont le tourbillon esthétique montre l'incessant retour de la pulsion : une jouissance autistique et close sur elle-même. De quoi s'agit-il, en effet, au fond, si ce n'est d'un film où il n'y a aucune possibilité de poésie. Il ne s'agit de rien d'autre, lorsqu'il s'agit de cette expression de « sujet de la jouissance », que de souligner par là-même que l'on est alors uniquement assujetti par la jouissance. Le paradoxe est donc levé, il ne s'agissait pas là du « sujet signifiant », mais d'un non-sujet, captif de la compulsion à la répétition, captif d'une mortifère jouissance.

Autant le dire clairement, cela ne signifie qu'une chose : pas d'amour qui tienne pour le toxicomane. Car ce qu'il faut nécessairement, dans les choses de l'amour, c'est savoir en passer par la parole et ses tortueuses chicanes : l'histoire de Ross et de sa dulcinée, femme qu'il a totalement idéalisée, n'était autre qu'une tendre illusion. Amour autistique d'être totalement hors parole. Son aimée lui était totalement inaccessible, mais lui permettait d'entretenir un doux rêve : qu'une vie harmonieuse avec une femme reste possible. Le jeune amoureux espère passionnément qu'une harmonie entre les sexes puisse consister. En quoi d'ailleurs Ross n'est pas encore tout à fait toxicomane, puisque on a là la preuve qu'il reste en lui une once de « sujet



signifiant » : sujet, parfois, entre deux prises de méta-amphétamine, par courtes éclipses, il redevient.

Défaçons-nous donc au passage d'un tenace préjugé : jamais l'amour ne sauve le toxicomane. Tout à l'inverse, le toxicomane devient capable d'amour, si et seulement si il s'est sevré, ou du moins quelque peu désabonné, de son addiction, et reconnecté *a minima* aux lois de la parole et du langage. En effet, pas d'amour véritable, d'amour qui permet que « la jouissance condescende au désir », sans être *a minima* sujet de l'inconscient.



« Ni hommes ni femmes, ni juifs, ni grecs. Tous toxicomanes. » : telle est la maxime, avions-nous dit. Les toxicomanes, en effet, et c'est un constat clinique, ne « baisent » qu'entre eux. Il n'y a ainsi plus, lorsqu'il s'agit de la sexuation, « ni hommes ni femmes », mais uniquement des « toxicomanes ». Bannière faisant enfin d'eux des semblables. Se profile ici tout ce qui touche à la clinique du Nom. Il s'agit en effet de se ranger sous un signifiant, qui comme tel nous identifie, qui nomme notre être. Cela permet une chose dont tout le monde rêve, cela permet d'annuler les différences. Puisque nous sommes « toxicomanes » alors il n'y a plus « ni hommes ni femmes ». La malédiction qui pèse sur les sexes, le non-rapport sexuel, ce véritable mur s'écroule enfin. Telle est du moins l'illusion.

Une femme toxicomane ou un homme toxicomane, cela ne veut donc rien dire. Il y a *des toxicomanes*, rien de plus. Ils ont donc cette capacité bien particulière de parvenir

à coucher entre eux très facilement, sans y mettre les formes, évitant les malentendus, ayant l'impression de gommer la différence sexuelle, et donc d'annuler le non-rapport sexuel comme tel. Une femme ou un homme qui est pris d'un désir sexuel, et cela leur arrive plutôt rarement, prend ainsi n'importe quel corps disponible, tant qu'il est sous la main. La seule chose qui compte c'est que ce corps soit, comme le sien, un corps de toxicomane.



« *Spun* », au final, n'est autre qu'un terme d'argot qui désigne l'état d'extrême fatigue où se trouve le drogué après avoir passé des jours sans dormir sous l'emprise de méta : une « descente » spécifique qui nécessite des jours et des jours de profond sommeil. Telle est peut-être la morale de l'histoire : le toxicomane, une fois rompu son mariage avec le phallus, après avoir réussi à fuir ses responsabilités, s'anesthésiant méticuleusement et méthodiquement, eh bien il ne peut faire autrement que de s'éveiller. Son corps ne tient pas longtemps le choc, l'anesthésie s'estompe nécessairement, tôt ou tard. Le toxicomane, lorsqu'il se rend violemment compte qu'il n'avait fait que dormir éveillé, sans même le savoir, ne lui reste qu'à reprendre l'âpre chemin qui mène à nouveau au produit... Et la boucle se boucle.

Le drame du drogué, ce avec quoi il ne sait absolument pas se débrouiller, qu'est-ce d'autre, au final, que de ne pas savoir-y-faire avec *l'ennui* ? C'est donc précisément cela, et rien d'autre, qu'il faudrait tenter de lui apprendre. Car ne l'oublions pas, qui ne sait pas s'ennuyer, ne sait rien...

